

ENTRETIEN¹ AVEC IRÈNE FENOGLIO²

Gabriela Barboza³

Heloisa Monteiro Rosário⁴

Valdir do Nascimento Flores⁵

Gabriela Barboza (GB), Heloisa Monteiro Rosário (HR) et Valdir do Nascimento Flores (VF): Pourriez-vous nous parler un peu de votre parcours professionnel jusqu'à arriver aux études des manuscrits de linguistes, tels que Saussure et Benveniste ?

Irène Fenoglio (IF): Il n'est pas toujours simple d'explicitier aux autres ce qui nous apparaît comme allant de soi et cela d'autant plus que les choses ont bien changé aujourd'hui par rapport à ce qui se passait pour ma génération. Aujourd'hui, on a beau clamer la nécessité de la pluridisciplinarité, si vous n'êtes pas hyper spécialisé, vous n'êtes pas pris au sérieux. Or, mon parcours est divers et n'est pas linéaire.

Après un bac littéraire, j'ai fait des études parallèles de littérature et de philosophie. Les deux licences obtenues, j'ai fait une maîtrise (cela correspond à un Master 1 aujourd'hui)

¹ Cet entretien, dont les questions ont été posées par les enquêteurs, s'est déroulé par écrit, par mail; et les réponses ont été reçues le 17 septembre 2020.

² Linguiste et directrice de recherches à l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes (ITEM), du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), à l'École Normale Supérieure (ENS) en France. Ses recherches portent sur la génétique textuelle et la théorie du langage d'Émile Benveniste. Elle a publié, entre autres: *Une auto-graphie du tragique; Les manuscrits de Les Faits et de L'avenir dure longtemps de Louis Althusser* (2007); *L'écriture et le souci de la langue* (2007) et, avec Pascal Quignard, *Sur le désir de se jeter à l'eau* (2011). Elle a établi, avec Jean-Claude Coquet, une édition des manuscrits d'Émile Benveniste : *Dernières leçons : Collège de France 1968-1969* (2012). Elle a également publié trois livres qui rendent hommage au linguiste: *Autour d'Émile Benveniste* (2016), avec Jean-Claude Coquet, Julia Kristeva, Charles Malamoud et Pascal Quignard; *Émile Benveniste, 50 ans après les Problèmes de linguistique générale* (2019), avec Giuseppe D'Ottavi, et *Émile Benveniste : a gênese de um pensamento* (2019).

³ Titulaire d'un doctorat en Lettres et Sciences du Langage de l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul (Porto Alegre, Brésil). Elle est actuellement enseignante de production de texte et de langue espagnole à l'Université Fédérale du Rio Grande.

⁴ Titulaire d'un doctorat en Lettres et Sciences du Langage de l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul (Porto Alegre, Brésil). Elle est actuellement enseignante-chercheuse de langue française (en Licence), donne des séminaires de Doctorat et encadre les recherches d'étudiants en Master de linguistique (Analyses textuelles, discursives et énonciatives) à l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul. Elle est également traductrice.

⁵ Titulaire d'un doctorat en Lettres et Sciences du Langage de l'Université Pontificale Catholique du Rio Grande do Sul (Porto Alegre, Brésil). Il est actuellement enseignant-chercheur de langue portugaise (en Licence), donne des séminaires de Doctorat et encadre les recherches d'étudiants en Master et en Doctorat de linguistique (Analyses textuelles, discursives et énonciatives) à l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul. Il est également chercheur PQ (Productivité de recherche) du CNPq (Conseil National de Développement Scientifique et Technologique).

de philosophie avec Emmanuel Levinas, sur un sujet métaphysique. Je m'adressai à Husserl, Heidegger et Sartre pour me demander s'il était possible de se poser la question de Leibniz « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ».

Je suis sortie de ce travail avec l'impression que la philosophie me volait le monde, j'avais le sentiment profond que je devais quitter l'abstraction pour toucher le sensible. J'ai alors entrepris l'apprentissage de l'arabe et de l'hébreu. Le fait qu'il existe des systèmes différents pour dire le monde me fascinait. L'apprentissage de ces deux langues, trop proches, devenait difficile et je me suis consacrée uniquement à l'arabe. En terminant la licence d'arabe, j'entrais en linguistique : la fascination éprouvée devant le fait qu'un système si différent de celui de nos langues latines permettait aussi de parler et d'écrire me réconciliait avec le monde sensible : celui de la voix, celui de la prononciation, je comprenais tout d'un coup ce qu'était un phonème, c'est-à-dire que j'éprouvais la matérialité même du langage. Ce faisant, je voulais comprendre. Et comprendre comment fonctionne le langage, c'est faire la linguistique.

Après une première thèse (à l'époque nous devions passer par deux thèses, celle de 3^{ème} cycle et la thèse d'état) sur un auteur égyptien de langue française, Albert Cossery, où j'analysais la façon dont « son français » sinon se calquait, du moins transcrivait des tournures arabes, je me suis consacrée à la linguistique. Après divers postes d'enseignement au Maroc, en Egypte et à Paris, j'ai été recrutée comme chercheur au CNRS.

Dévorant les *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste, j'ai travaillé sur des problématiques sociolinguistiques tout en m'interrogeant sur les fondements de l'énonciation et les façons d'en comprendre les mécanismes.

Un jour, en préparant un cours sur l'énonciation, je décidais d'utiliser pour les étudiants une page d'un brouillon de Louis Althusser qui venait d'être publiée avec la parution de son autobiographie *L'avenir dure longtemps*. Les potentialités de compréhension que représentaient les manuscrits avec les hésitations matérialisées par diverses opérations d'écriture me sont apparues comme extraordinaires.

J'ai travaillé d'abord linguistiquement sur tout manuscrit puis j'ai compris que si je travaillais sur les manuscrits de linguistes, je comprendrai peut-être mieux comment s'élaboraient les théories. Les manuscrits de Saussure avaient alors été déjà largement explorés mais plus dans un objectif d'édition que de compréhension du processus d'écriture. Benveniste était mon mentor linguistique, j'ai alors voulu travailler sur ses manuscrits que j'ai cherché longtemps, alors qu'ils étaient tranquillement à la BnF mais cachés et endormis,

depuis 30 ans, dans le département orientaliste du département des manuscrits. Avec quelques collègues et étudiants (dont de nombreux Brésiliens !) nous nous sommes engagés dans la découverte (dans tous les sens du terme) de l'ensemble des archives. Cela a donné lieu à de très belles études et non moins belles publications, toutes traduites, je crois en portugais, au Brésil. Et je remercie infiniment les chercheurs brésiliens et étudiants qui ont contribué à ce développement, je ne sais pas s'ils sont conscients de l'importance immense de leur travail.

GB, HR et VF: Historiquement, les travaux de génétique textuelle ont été consacrés à l'étude du processus d'écriture d'auteurs dans le domaine de la littérature. En considérant le champ de la linguistique, comment des études de cette nature – à l'instar de celles qui sont présentes dans le livre *Benveniste : a gênese de um pensamento*, (FENOGLIO, 2019), récemment publié au Brésil – peuvent-elles contribuer de manière générale à la compréhension de l'élaboration de pensées théoriques et, en particulier, dans la réélaboration de méthodes et d'objets de la science linguistique ?

IF: Oui, la génétique textuelle s'est fondée sur l'analyse de brouillons d'écrivains. Il s'agissait alors, d'une part, d'affirmer que l'écriture est processuelle et, d'autre part, de comprendre et décrire ce processus mis au jour. Dans ce contexte, l'équipe « Manuscrits et linguistique » de l'ITEM appliquait la linguistique de l'énonciation sur des dossiers littéraires. Cette équipe a ouvert la voie avec, par exemple, un dossier *mixte* comme celui de Barthes « Flaubert et la phrase », mais aussi et surtout en montrant que les paramètres d'analyse ne pouvaient s'affiner que par l'étude de divers corpus, de divers auteurs.

Le premier point est ce qui fait l'essentiel de l'héritage pour l'étude des manuscrits linguistiques. Analyser linguistiquement la textualité des brouillons dans leur devenir texte, la discursivité en train de se construire à travers les quatre opérations (ajout, suppression, substitution, déplacement) constitutives de tout mouvement d'écriture et avec l'évaluation de ce qu'elles portent comme contraintes de langue permet l'usage du microscope et offre donc une vision acérée que le spécialiste d'auteur, occupé qu'il est d'une vision à télescope variable d'une œuvre, n'est pas forcément à même de repérer.

Les papiers de Saussure ont été les premiers papiers de linguistes à avoir fait l'objet d'une entreprise globale de dévoilement et d'étude grâce au Cercle Ferdinand de Saussure. L'objectif était clair : Saussure étant d'une part considéré comme « le fondateur » de la linguistique et n'ayant que très peu publié, il fallait ouvrir ses manuscrits pour rendre public

leur contenu, les manuscrits n'étant alors qu'un outil pour donner à lire une théorie sans pour autant présenter un intérêt en eux-mêmes. La visée essentiellement éditoriale a favorisé une approche philologique, approche qui, dès le départ de cette entreprise, a été l'approche prévalente. L'approche génétique, absente au départ du fait que, par rapport à l'ensemble des manuscrits, peu de textes finaux, *a fortiori* publiés, sont repérables, s'est développée aujourd'hui grâce à ce que nous pourrions appeler « l'effet Benveniste ». En effet, travailler sur le fond Benveniste impliquait de s'informer sur la façon dont les Saussuriens s'y prenaient. Inversement, certains Saussuriens ont très vite été intéressés aux travaux portant sur l'ouverture de ce « nouveau » fond linguistique ; échange et collaboration ont fait le reste et aujourd'hui des recherches génétiques précises sont menées.

À côté de ces héritages directs, il faut ajouter des préoccupations contemporaines de nos recherches : au début des années 2000, de nombreux travaux se sont attachés à repérer dans les écrits linguistiques – publiés – les marques linguistiques spécifiques de son fonctionnement. Même si ces travaux ne remontent pas aux sources manuscrites ou processuelles des textes qu'ils étudient, leurs analyses ont été précieuses pour notre domaine et les résultats auxquels ils sont parvenus sur les formes linguistiques impliquées sont des éléments dont nous avons pu tenir compte. La linguistique observant l'écriture linguistique *produite* ne peut que stimuler la recherche des caractéristiques de l'écriture linguistique *en production*.

On peut signaler deux approches, toujours conjointes, qui accompagnent toute observation de manuscrits de linguistes.

L'historiographie linguistique est nécessairement présente pour ne pas dire prégnante. Savoir, par exemple, que Meillet est l'héritier de Saussure et le maître de Benveniste, que Benveniste est l'héritier de Saussure, via Bréal et Meillet, que Meillet prend la suite de Bréal au Collège de France..., etc, sera un savoir préalable à toute lecture des manuscrits. Il va de soi que tout manuscrit, d'une part, doit être situé très précisément dans l'histoire des linguistiques, mais que, d'autre part, tout manuscrit recèle la potentialité de nous renseigner historiquement sur l'histoire des idées linguistiques.

Par ailleurs, *l'usage combiné du télescope et du microscope*, selon l'expression de Carlo Ginzburg, s'avère toujours pertinente. Cela implique constamment une échelle d'observation variable et surtout la concomitance d'un point focal et d'un ensemble à multiples dimensions dans lequel ce point est pris. De là vient l'importance du détail en génétique, en linguistique cela est l'évidence même. Des repentirs « minuscules » sur les

manuscrits changent parfois la donne à la lettre près. Il est possible que cette situation de travail se retrouve pour toute génétique de sciences humaines et que cela en constitue une spécificité par rapport au domaine littéraire. Non que ce dernier n'ait pas recours à cette variabilité d'échelle, mais, en sciences humaines, on ne peut comprendre la construction d'un concept sans cette constante et élastique mise à l'épreuve. On ne pourra, par exemple, affirmer une innovation terminologique que si, préalablement, a été visité, et dans tous les sens, l'espace dans lequel ce que l'on observe s'inscrit.

L'écriture linguistique a fait l'objet de divers travaux (analyses de discours, études de genres, travaux de terminologie, genèse de notions à partir d'un ensemble de textes publiés) mais aucune de ces études ne s'est attachée, pour comprendre l'écriture scientifique et la conceptualisation de notions, à l'aspect génétique et processuel du discours théorique en train de se textualiser, visible sur des manuscrits de linguistes. Comment un auteur linguiste s'y prend-il pour penser son objet, élaborer une notion, formuler son discours ? La question peut paraître banale, au regard de la pratique génétique. Elle est, cependant, en ce qui concerne le domaine linguistique, extrêmement complexe et nouvelle.

Deux outils d'analyse viennent désarticuler, directement, sans aucun intermédiaire, leur objet. La pratique génétique décompose les couches instancées dans le temps de l'écriture et dont les manuscrits gardent la trace; la sagacité linguistique délinéarise les énoncés compactés par les repentirs et décompose les éléments phrastiques. Sans ce double taraudage, le *permafrost*, compact, du texte publié, lissé, déjà commenté ne livre rien de la façon dont il a été engendré et peut rester muet à jamais sur l'essentiel de ce qui l'a constitué. Mais la difficulté est elle-même double : le texte *permafrost* est un texte linguistique dont on veut voir émerger la consistance linguistique. La question qui se pose est alors la suivante : analyser linguistiquement les traces verbales de l'élaboration en cours de production d'un texte à finalité de théorisation linguistique a-t-il un intérêt autre que génétique? Autrement dit, l'examen linguistique de l'énonciation processuelle mais bégayante d'un texte linguistique est-il heuristique y compris pour le savoir linguistique? Faut-il lire les manuscrits pour comprendre les théories?

Je tenterai d'explicitier que la lecture des manuscrits, qui préparent, *réfléchissent* et *essayent* l'écriture d'un discours linguistique, permet non seulement de mettre au jour un processus de genèse scripturale mais aussi un processus de naissance conceptuelle, d'invention théorique, car montrer les manuscrits c'est montrer le texte s'écrivant, se fabriquant, se matérialisant dans sa propre matière qui est celle du discours.

Est-ce que la visibilité de l'élaboration conceptuelle (émergence des mots et phrases constituant peu à peu le discours par le biais de repentirs successifs) est de nature à modifier la compréhension des notions et concepts offerts dans le discours théorique publié ?

Je pense pouvoir affirmer que l'ouverture des manuscrits de linguistes est nécessaire à la linguistique théorique et historique. Ce qu'on y trouve permet de comprendre l'enjeu ultime de la théorie travaillée : accroître le savoir, l'amplifier, l'heuristiser. Le rapport du manuscrit linguistique au texte publié est un rapport entre découverte et transmission, dont le prolongement et le développement sont de même nature : l'accroissement critique du savoir.

Faut-il *lire* les manuscrits pour comprendre les théories ? Oui et là se trouve la différence avec les textes littéraires. Les manuscrits littéraires ne sont pas dans le même statut par rapport à l'oeuvre publiée. Nécessaire pour comprendre le processus d'écriture, l'enjeu génétique est totalement séparé de l'objectif premier de la littérature et son effet direct. Le rapport du manuscrit littéraire au texte publié est un rapport entre processus de mise en forme et forme, inscription du style et proposition d'un texte clos, qui se suffit à lui-même ; il y a une autosuffisance du texte littéraire par sa fonction essentielle – la lecture – alors que la fonction essentielle du texte théorique est la compréhension et l'utilisation pour une avancée toujours en cours. Chercher la genèse d'une notion théorique dans l'oeuvre publiée exige, potentiellement, d'aller en chercher la genèse dans les manuscrits.

Cela signifie-t-il que le manuscrit linguistique est plus riche ? Non, bien entendu, mais il y a une différence de statut : le *discours* linguistique n'a pas le même statut que le *texte* littéraire. Les textes littéraires se tiennent tout seuls dans leur imprimé. Aller comprendre leur processus de genèse est un autre geste que *lire*.

Les textes linguistiques doivent se tenir dans leurs imprimés pour *fonctionner*. Il peut suffire de les lire pour avancer dans le savoir, mais si l'on veut entrer dans la démarche théorique elle-même, il faut ouvrir les manuscrits dont ils sont issus ; cette ouverture s'inscrit dans cette démarche même de compréhension et de lecture théorique, dans la démarche même de l'accroissement du savoir. Si ce n'est pas toujours *nécessaire*, cela est, du moins, toujours *pertinent* et susceptible d'amplifier ou de corriger une lecture qui ne se suffit jamais à elle-même.

GB, HR et VF: Comment avez-vous évalué la réception des traductions des *Dernières Leçons* dans le monde et ses effets par rapport aux idées de Benveniste ?

IF: Le succès des *Dernières leçons* d'Émile Benveniste a été très surprenant. Depuis longtemps les publications linguistiques n'étaient plus mentionnées dans les journaux et médias. Or, à la sortie des *Dernières leçons*, il y eut un dossier dans *Le monde des Livres*⁶, une page dans le *Cahier livres de Libération*⁷, une émission à *France-Culture*⁸, un article dans *La quinzaine littéraire*⁹ etc. Ce fut une très belle surprise cette attention consacrée à la linguistique et qui plus est à Benveniste. Pourquoi ce succès ? Je ne saurais le dire. Peut-être, pour une part, parmi ceux qui ont écrit sur cet ouvrage, il y avait une nostalgie de ce temps de la pensée vivante et réfléchie qui caractérisait les années 70. Pour une autre part, l'ouvrage s'accompagnait de la biographie de Jacques Redard, des préfaces et postfaces de Kristeva et Todorov qui l'avaient connu. Enfin, pour une autre part encore – et j'espère que c'est la part la plus grande –, il y a eu cet intérêt pour les leçons sur l'écriture. Et il est vrai que ce livre est très important pour cela. Ces leçons sur l'écriture représentent une réflexion d'une profondeur vertigineuse sur les sources même de ce qui constitue les fondements mêmes de notre civilisation humaine. Je pense que cela a été perçu. A quoi s'ajoute le fait que, pour les spécialistes de Benveniste, une théorie de l'écriture manquait aux nombreux domaines traités par le linguiste : elle était là, dans ces magnifiques leçons et directement liée aux problèmes du sens et de la signification.

Du coup, il y a eu un engouement pour la traduction de cet ouvrage. Les Brésiliens ont été les premiers à vouloir le traduire, puis les Argentins, les Suisses allemands et vient de paraître la traduction anglaise et bientôt la traduction tchèque. Une traduction japonaise est prévue.

Toute entreprise de traduction, quelle qu'elle soit, est une marque d'intérêt et cela d'autant plus dans le domaine linguistique qui est tout de même un domaine peu « populaire ». Que des traducteurs arrivent à convaincre des éditeurs indique forcément l'anticipation d'une ouverture d'esprit.

Les chercheurs linguistes ont répondu à l'enthousiasme des traducteurs et, grâce à toute cette chaîne de travail (recherche des manuscrits, leur lecture et analyse, leur édition

⁶ Le dossier auquel l'interviewée fait référence est disponible sur : https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/04/19/des-concepts-et-des-hommes_1687462_3260.html; https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/04/19/le-linguiste-dont-la-vie-fut-un-roman_1687460_3260.html et https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/04/19/il-me-lisait-le-rigveda-directement-en-sanskrit-dans-le-texte_1687463_3260.html.

⁷ Disponible sur : https://next.liberation.fr/livres/2012/04/25/delier-la-langue_814343.

⁸ Disponible sur : <http://www.franceculture.fr/emission-le-journal-de-la-philosophie-emile-benveniste-dernieres-lecons-2012-05-07>.

⁹ Disponible sur : <https://www.nouvelle-quinzaine-litteraire.fr/mode-lecture/benveniste-fascinant-et-multiple-143>.

puis leurs traductions, puis l'édition de leurs traductions), Benveniste a été lu, relu et les enseignants ont eu un nouveau support pour faire découvrir aux étudiants une théorie intéressante et d'autant plus intéressante qu'elle se tient à contre courant des études hyper-spécialisées d'aujourd'hui et d'une vision de la linguistique souvent réduite à des mots d'ordre modélisants, de plus en plus éloignée d'une vision globale de l'humain.

Je profite de cette question pour dire ceci. Un monde intellectuel, qu'il soit académique ou non, ne peut fonctionner sans que de gros efforts soient consacrés à la traduction. On nous oblige de plus en plus à parler une seule langue, l'anglais, qui nous appauvrit, comme elle s'appauvrit elle-même à force d'être mal écrite, *globishisée*. Nous gagnerions tellement en finesse, en connaissance des autres, si nos sociétés consacraient des parts importantes de budget aux traductions. Et dans le domaine de la linguistique, la traduction est si heuristique pour comprendre des phénomènes difficiles que cela s'impose. Sur ce thème de la traduction, il est heureux de pouvoir lire le texte de Benveniste « La traduction, la langue et l'intelligence » publié en ouverture du volume *Autour d'Émile Benveniste*.

Donc oui merci aux traducteurs !

GB, HR et VF: Comment les récentes publications de manuscrits jusqu'alors inédits de Benveniste peuvent-elles modifier la compréhension de la théorie du langage de l'auteur, trop souvent présentée, encore aujourd'hui, seulement liée aux études de l'énonciation ?

IF: Les récentes publications sur Benveniste ont remis en route un regard porté sur l'ensemble des travaux du linguiste.

C'était une erreur de le considérer comme préoccupé seulement des questions d'énonciation. Car sa théorie de l'énonciation est directement liée à sa compréhension du langage en général. Et cette compréhension est nourrie par un très long travail – jamais abandonné – de philologue et grammairien (au sens de « grammaire comparée »), c'est-à-dire où se mêle histoire de la linguistique, adoption critique de la linguistique saussurienne, historiographie linguistique et élaboration d'une linguistique générale. On peut sérier des questions, rassembler des articles dans des domaines différents mais l'objectif de Benveniste a toujours été d'élaborer une linguistique générale qui soit capable de prendre en compte tous les aspects du langage : des spécificités de différents systèmes de langue aux questions de

sociolinguistique, comme aux traits les plus particuliers de la langue en discours, c'est-à-dire en énonciation.

De nombreux linguistes n'ont voulu voir en lui que le théoricien de l'énonciation en oubliant que cet aspect ne peut être séparé, chez lui, de ses autres recherches sur les langues indo-européennes comme sur les autres ensembles de langues. En ce sens, le dernier volume publié *Émile Benveniste, 50 ans après les Problèmes de linguistique générale* est très important car les différentes contributions de la première partie exposent cela.

GB, HR et VF: En considérant la publication des *Dernières Leçons*, comment évaluez-vous la « découverte » d'une pensée en développement sur l'écriture, ainsi que la « redécouverte » de concepts qui figurent dans les manuscrits les plus récemment publiés, tels que, par exemple, les couples désigner-signifier, sémiotique-sémantique et la notion d'interprétance ?

IF: La découverte des manuscrits relatifs à la théorie de l'écriture a été pour moi extraordinaire. D'une part, bien entendu, le sujet de l'écriture est un sujet de travail constant pour moi, en tant que généticienne du texte, et d'autre part, c'était une question que Benveniste avait évoquée dans quelques articles et avait laissée en suspens. Je dois dire que ce sont ces manuscrits sur l'écriture qui m'ont convaincue de publier les derniers cours au Collège de France et pour cela j'ai contacté les auditeurs qui avaient assisté à ces cours.

Dans ces leçons sur l'écriture, il y a bien réutilisation du doublet conceptuel « désigner/signifier ». Est-ce une redécouverte ? Je ne sais pas ; si on lit Benveniste dans l'ensemble de ses œuvres et pas seulement les *Problèmes de linguistique générale*, ce double concept est très présent parce qu'opérateur de sa linguistique comparée. En tout cas, dans ces leçons sur l'écriture, il en montre à nouveau la qualité heuristique en plus de sa pratique méthodologique.

Pour sémiotique/sémantique, la « redécouverte » n'a lieu que pour les lecteurs des *Dernières leçons* qui n'auraient pas lu ou oublié l'article « Sémiologie de la langue » dans le tome 2 des *Problèmes de linguistique générale*. Jean-Claude Coquet et moi expliquons bien, dans l'introduction des *Dernières leçons*, que les deux années, 1968 et 1969, qui précèdent la très longue période d'immobilité pour Émile Benveniste et long silence dû à l'aphasie, avant sa mort, en 1976, sont marquées par une activité intense qui porte notamment sur l'élaboration du couple « sémiotique/sémantique ». Différentes dimensions et postures de son activité scientifique sont alors à l'oeuvre : le théoricien écrit et publie « Sémiologie de la

langue », article dans lequel il explicite son concept pivot de « sémiotique/sémantique » ; le chercheur poursuit les élucidations théoriques de sa conception du sens dans le langage et les expose au Premier Symposium de Sémiotique qui se tient à Varsovie ; enfin, le professeur transmet, dans ses cours au Collège de France, ses acquis de savant, les problèmes théoriques du chercheur à propos desquels il développe des domaines dont les résultats sont en voie de stabilisation en article.

Pour la notion d'interprétance, c'est la même chose. Cette notion est parfaitement développée dans l'article « Sémiologie de la langue ».

Il me semble donc que l'on a moins affaire à une redécouverte de ces notions qu'à une redécouverte de Benveniste. Grâce aux *Dernières leçons* et au succès médiatique qui a suivi, Benveniste réapparaît dans la circulation des savoirs. Il faut dire que c'est à la fois grâce à l'équipe « Linguistique » de l'ITEM qui s'y est consacrée et, sur le plan international, grâce aux traductions (en particulier brésiliennes).

GB, HR et VF: Les années 1960 sont marquées, en France, par un débat autour de la sémiologie. Benveniste participe activement à ce débat de l'époque : en 1968, il a fait la conférence d'ouverture du Premier Symposium International de Sémiotique ; alors, en 1969, il devient le premier président de l'Association Internationale de Sémiotique, dont il est l'un des fondateurs ; et il accepte de présider le Cercle de Sémiotique de Paris. Dans cette même période, on peut encore souligner ses cours sur la sémiologie au Collège de France et la publication de l'article « Sémiologie de la langue » dans la revue *Semiotica*. Néanmoins, Roland Barthes, qui est une grande référence des études en sémiologie en France, dans son compte rendu du deuxième volume des *Problèmes de linguistique générale*, de 1974, ne reprend ni ne discute la réflexion présentée par Benveniste dans « Sémiologie de la langue », en soulignant seulement la grande contribution du livre à l'énonciation. Bien que très respectueux et élogieux, le compte rendu de Barthes n'aurait-il pas contribué à une « fermeture » de la pensée de Benveniste dans le champ énonciatif, en mettant en silence, d'une certaine manière, les autres perspectives de sa réflexion comme, par exemple, le point de vue sémiologique ? Comment caractérisez-vous l'engagement et le rôle de Benveniste dans ce débat sémiologique des années 1960, ainsi que son dialogue avec d'autres penseurs du domaine ?

IF: Oui, très certainement, Roland Barthes, dans son admiration pour Benveniste a contribué à orienter sa réception du côté, disons, du « littéraire » où bien évidemment, la notion d'énonciation a beaucoup apporté. Cette orientation de Benveniste du côté de la littérature continue aujourd'hui. Mais je dirai que ce n'est ni la faute de Barthes, ni la faute de Benveniste. Ce qui s'est passé c'est plutôt que les linguistes se sont de plus en plus tournés vers la linguistique chomskyenne et ses avatars qui est incompatible avec une linguistique telle que la conçoit Benveniste. Pour aller très très vite, Benveniste dit que sans le langage il n'y a pas de pensée, c'est la langue qui structure la pensée, pour Chomsky, la pensée existe préalablement et la langue n'est là que pour la traduire selon des processus préalablement codés.

La spécialisation à outrance et la prévalence aujourd'hui des études « cognitives » qui limitent la part du langage à une part instrumentale et non pas fondamentale continuent cette vision.

Je ne saurais pas dire grand chose sur la position de Benveniste dans ce débat, tant sa discrétion est importante. Il a continué de travailler inlassablement dans toute l'ampleur des champs qui étaient les siens, c'était son arme. On l'a vu avec les *Dernières leçons* mais aussi avec les notes sur le discours poétique qui ne sont pas des notes sur Baudelaire, comme on a voulu lui faire dire pour continuer de le tirer vers la littérature, mais qui constituent une réflexion profonde, complexe sur ce type particulier de discours qu'est le discours poétique. Il s'y interroge, en linguiste, sur une forme de discours spécifique et non sur un auteur poète.

Ce qui est à noter c'est que, durant ces années là, les années soixante où les modèles linguistiques dominants — structuralisme, grammaire générative — s'intéressaient en premier lieu, voire exclusivement, à la description de la langue comme structure, Benveniste développe et publie sa conceptualisation sur « le sémiotique et le sémantique ». En cela il prend ses distances avec ce qui peut être désigné de façon générique comme « la sémiologie », sciences des signes. Comme toujours, Benveniste ne polémique pas (bien qu'il affirme ses positions par rapport à celles de Bloomfield ou Chomsky par exemple, dans ses articles) mais analyse et argumente. Il s'en tient strictement à son domaine linguistique et expose la façon dont il conçoit cette double dimension inhérente selon lui à l'exercice du langage, la double dimension sémiotique (qui relève du système de la langue) et sémantique (qui relève de l'énonciation : la langue en acte oral ou écrit).

C'est en 1966, à l'occasion du XIII^e Congrès des Sociétés de Philosophie de Langue Française, qu'Émile Benveniste propose, pour la première fois, le couple de termes

« sémiotique » et « sémantique ». Il précise lui-même que l'élaboration de ce double concept est « l'aboutissement de l'analyse présentée antérieurement sous le titre de « Les niveaux de l'analyse linguistique » (BENVENISTE, 1974, p. 63, note I). En effet, dans cet article de 1964, si les termes mêmes de sémiotique et de sémantique ne figuraient pas, la problématique de deux « linguistiques » était bien présente : « [...] avec la phrase on quitte le domaine de la langue comme système de signes, et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le discours » (BENVENISTE, 1966, p. 129-130).

En reprenant cette analyse dans les années 1968 et 1969, il spécifie les notions de « sémiotique » et « sémantique » et les conceptualise dans l'article « Sémiologie de la langue », ainsi que dans son exposé au Premier Symposium de Sémiotique et dans son cours au Collège de France.

Alors comment caractériser sa position dans ce débat ? Par le travail et la transmission de ses recherches théoriques.

GB, HR et VF: À partir des années 1970, de nombreux auteurs reprennent la réflexion de Benveniste présente dans l'article « Sémiologie de la langue », en essayant de développer, chacun à sa manière, en particulier, la fin programmatique de l'article qui propose la notion de métasémantique. Dans quelle mesure la publication des manuscrits de ses derniers cours au Collège de France modifie-t-elle la compréhension de la réflexion sémiologique de Benveniste au-delà de la métasémantique ?

IF: On peut, en effet, se demander ce que Benveniste entendait par la toute fin de son article « Sémiologie de la langue » :

En conclusion, il faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique [...]. Ce dépassement se fera par deux voies :

– dans l'analyse intra-linguistique par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signifiante, celle du discours que nous appelons sémantique [...]

– dans l'analyse translinguistique des textes, des œuvres, par l'élaboration métasémantique qui se construit sur la sémantique de l'énonciation.

Ce sera une sémiologie de “deuxième génération”, dont les instruments et la méthode pourront aussi concourir au développement des autres branches de la sémiologie générale. (BENVENISTE, 1974, p. 66)

On peut imaginer que là il pense aux analyses de Barthes qui, ne l'oublions pas, dit pratiquer la sémiologie. Or Barthes fait des analyses littéraires qui se basent sur des acquis linguistiques (et notamment ceux de Benveniste qu'il « aime ») mais ne reste pas au niveau de l'intra-linguistique : il opère ses analyses sur « des textes, des œuvres » et donc se situe à une « deuxième génération » énonciative. Il travaille métalinguistiquement au niveau non pas *du* discours (instance linguistique) mais *des* discours, c'est-à-dire des textes s'il s'agit de littérature ou d'autres manifestations sociales.

Je me représente les choses ainsi et du coup je crois que cette dernière remarque programmatique ne modifie en rien la réflexion linguistique de Benveniste sur les deux instances intra-linguistiques: le sémiotique et le sémantique. Ces deux instances, quoi qu'on fasse, demeurent inhérentes au fonctionnement langagier. La seule chose qui est possible est de se placer à un autre point de vue, plus macro, qui analyse des textes constitués.

GB, HR et VF: La publication de *Dernières Leçons* non seulement favorise la connaissance et la diffusion de manuscrits inédits de Benveniste, mais aussi elle informe sur sa trajectoire personnelle et professionnelle, en apportant différentes perspectives (celle du chercheur, du savant et du professeur) à la composition de la figure de cet important linguiste. D'autres publications (comme, par exemple, *Autour d'Émile Benveniste et Émile Benveniste : 50 ans après les Problèmes de linguistique générale*) abordent aussi la vie et la réception de l'œuvre de l'auteur. Comment l'articulation entre la vie, l'œuvre et la théorie peut-elle contribuer à une compréhension plus ample de la pensée théorique d'un auteur comme Benveniste ?

IF: Il s'agit là d'une question très difficile, délicate.

Certes, il y a un lien entre la vie et l'œuvre d'un linguiste. Mais quant à le déterminer, l'explicitier, c'est une autre affaire.

La biographie de Redard (publiée dans les *Dernières leçons*) nous permet de comprendre sa formation puis son parcours professionnel à l'intérieur des aléas de l'Histoire si mouvementée et cruelle de la première partie du XXe siècle. Elle nous permet surtout, à ceux parmi les linguistes qui ne s'intéressent qu'aux *Problèmes de linguistique générale*, de comprendre combien son champ de travail était vaste et ordonné. Il est linguiste parce qu'on lui enseigne la grammaire comparée et Saussure et ce n'est que parce qu'il est féru de langues indo-européennes et de langues sémitiques qu'il peut, en toute connaissance du fonctionnement de plusieurs systèmes linguistiques différents, développer toute la partie

énonciative de ses recherches. Il s'appuie sur la connaissance du fonctionnement de très nombreuses langues pour pouvoir, comme Saussure l'a fait pour sa théorie du signe linguistique, « découvrir » le fonctionnement du discours et renverser donc la perspective saussurienne : ce n'est pas la linguistique qui s'inscrit dans la vaste science de la sémiologie mais ce sont les différentes sciences sémiologiques qui s'inscrivent dans la linguistique puisqu'elles ont besoin d'en passer par la langue.

Quant à la notice que j'ai écrite dans *Autour d'Émile Benveniste* sur son prénom, « Le prénom et ses marges », je l'ai justement écrite pour répondre à certains linguistes qui me disaient que Benveniste était devenu un grand linguiste du discours parce qu'il était juif. Ce genre d'affirmation me semble toujours soupçonnable. Certes il y a sûrement un lien puisqu'il y a toujours un lien entre sa vie et son œuvre mais quel lien ? Seule la personne d'Émile Benveniste pourrait – peut-être – le dire.

Agacée par ces remarques, j'ai voulu « enquêter » et je suis allée dans les archives familiales les plus poussées possible. J'ai pris comme fil conducteur le changement de nom entre Ezra et Émile pour montrer que Benveniste, a dû régler des problèmes d'acquisition de la nationalité française dans une époque difficile mais surtout que le passage d'Ezra à Émile marque le passage définitif à l'universel du savoir, à la linguistique. Il ne s'agit pas d'une conversion, il s'agit d'un choix : enfant mineur il avait dû être placé dans une école religieuse, adulte majeur il choisit son avenir, sinon son destin, et son avenir c'est l'immersion totale et absolue dans la recherche du savoir.

Est-ce que découvrir cela permet une compréhension plus vaste de sa pensée théorique. Non, en principe. Cela devrait juste éclairer ceux qui pensent avec préjugé qu'il y a des causes intrinsèques et culturelles à nos choix.

Personnellement je pense qu'un individu est certainement marqué par l'environnement social et familial dans lequel il naît mais, une fois adulte, il a la possibilité d'effectuer de véritables choix. Les motivations de nos choix sont plus subjectives que sociales, en tout cas autant.

GB, HR et VF: Dans un entretien à *France Culture*¹⁰, vous dites que Benveniste travaille sur un paradigme qui intègre les analyses spécifiques des langues dans une réflexion sur la langue et sur comment le langage fonctionne et signifie pour l'homme. De quelle manière pouvons-nous vérifier cette indissociabilité dans les textes du linguiste ?

¹⁰ <https://www.franceculture.fr/emissions/le-journal-de-la-philosophie/dernieres-lecons-de-benveniste>

IF: En le lisant. Du reste, j'ai déjà répondu partiellement à cette question en répondant aux questions précédentes

Je dirai plus spécifiquement que ne serait-ce qu'en relisant les deux volumes des *Problèmes de linguistique générale*, cela se perçoit. Lisez même seulement les tables de matières des deux volumes et les titres des parties, puis des articles, vous percevrez tout de suite qu'ils dessinent cette amplitude de champ des travaux d'Émile Benveniste. Si vous ajoutez aux *Problèmes de linguistique générale*, le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, vous aurez déjà une idée profonde du caractère anthropologique de la linguistique benvenistienne.

Très spécifiquement, Benveniste veut établir une linguistique générale qui permette d'élucider aussi bien le social (la langue) que le subjectif (le discours). Mais pour établir cela, une vision large, anthropologique, il faut connaître de nombreux systèmes de langues différentes. Rappelons ce qu'il affirme dans son Avant-propos au premier volume des *Problèmes de linguistique générale* (1966) : « L'étude de ces organismes empiriques, historiques, que sont les langues demeure le seul accès possible à la compréhension des mécanismes généraux et du fonctionnement du langage ».

GB, HR et VF: Dans le livre *Émile Benveniste : 50 ans après les Problèmes de linguistique générale*, vous attribuez trois dispositifs methodo-épistémologiques à Benveniste : empirie-théorie, désigner-signifier, sémiotique-sémantique. Particulièrement sur le couple désigner-signifier, pouvez-vous nous expliquer pourquoi il doit être pris à la fois comme « un héritage philologique, une recherche étymologique et une vision anthropologique » (D'OTTAVI & FENOGLIO, 2019, p. 25) ?

IF: Dans les deux derniers cours des *Dernières leçons*, Benveniste consacre plusieurs pages à des études sinon exhaustives, du moins très poussées à la façon dont est désigné, en différentes langues, l'acte de lire et l'acte d'écrire. On sait donc ce qui est « désigné ». Mais il insiste et expose la façon dont ces désignations des mêmes actes signifient dans les différentes langues. Ces études ne sont pas seulement là à titre d'« exemples », elles constituent le cœur même de ce fondement linguistique qu'est la distinction sans séparation du « désigner-signifier ». Qu'en dit-il à l'ouverture de ces analyses, à la leçon 14 ? « C'est une analyse de terminologie qui est instructive si et dans la mesure où nous pouvons distinguer

entre la désignation et la signification » (BENVENISTE, 2012, p. 121). La terminologie, pour Benveniste, ne peut se tenir sans étymologie. Avec l'étymologie, on cherche à reconstituer l'évolution des mots et leur origine. Avec la philologie, on utilise l'étymologie pour comprendre l'origine d'un texte, comparer des versions de textes etc. : on est alors dans l'écrit et seulement dans l'écrit. On voit bien donc que l'étymologie et la philologie constituent une clé de compréhension de l'écriture. Benveniste est imprégné de cette formation classique qui se repose sur ces acquis et méthodologies. Cependant il apporte autre chose : il pointe cette *évidence* qui est pourtant ce qui fait la complexité du langage : la langue désigne, montre, communique mais pas seulement, elle signifie; en pointant cela, il nous le fait apparaître. C'est un de ces traits lumineux de Benveniste, il s'appuie sur ce qui apparaît évident à tout le monde et montre qu'il s'agit de l'essentiel et... d'un essentiel complexe. Voilà donc pour « héritage philologique, recherche étymologique ».

En quoi est-ce une « vision anthropologique » d'insister sur la nécessité de mise en œuvre du couple conceptuel désigner/signifier pour comprendre le linguistique ? Eh bien, du fait que si l'on comprend que *désigner* c'est toujours *signifier*, nous avons une vision du langage comme intrinsèque à l'humain. Il ne s'agit plus de seulement « faire signe » comme peut le faire un animal, ni d'obéir à un logiciel comme peut le faire une machine, il s'agit de parler ou d'écrire, il s'agit d'énoncer dans une dimension à la fois sociale et individuelle et singulière.

Je vous remercie pour cette question très pertinente qui m'a permis de me réinterroger moi-même sur ce que j'avais écrit dans un élan immédiat.

GB, HR et VF: Dans votre texte « Proposition, phrase, énoncé chez Émile Benveniste », vous dites que : « Benveniste mettra en œuvre les couples conceptuels 'le sémiotique-le sémantique' et 'désigner-signifier' qui lui permettront de fonder la notion de discours sans laquelle aucune théorie de l'usage du langage n'est possible ». (FENOGLIO, 2019, p. 187). Pourriez-vous nous parler un peu plus sur la relation entre ces couples conceptuels et sur la fondation de la notion de discours ?

IF: Eh bien, je pense qu'il y a un lien très fort entre désigner/signifier et sémiotique/sémantique. Le couple « sémiotique/sémantique » est, sur le versant théorique, ce que « désigner/signifier » est sur le plan méthodologique. Je m'explique.

Benveniste montre que si nous voulons comprendre le fonctionnement des langues et ce que portent des mots de cette langue, on doit impérativement faire de la linguistique comparée et donc, si on compare, il faut bien qu'il y ait un stable : le stable sera le fait de désigner. Comment on désigne « lire », comment on désigne « écrire » dans telle ou telle langue, pour reprendre les exemples qu'il développe dans les *Dernières leçons*. Mais une fois que l'on a le mot, nous n'avons pas grand chose. Ce qui est important montre-t-il avec brio est de savoir d'où vient ce mot qui désigne « lire » ou « écrire » et là il faut remonter à l'étymologie et aux emplois divers. Nous sommes alors dans le signifier. Cela dit que la langue signifie, comme l'avait déjà affirmé Saussure mais cela dit aussi qu'il y a toujours du discours autour du mot. Le mot est le signe en discours.

On voit bien là que le « signifier » du premier couple s'apparente au « sémantique » du deuxième couple.

Références

BARTHES, Roland. “Pourquoi j’aime Benveniste, 2” (1974). In: BARTHES, Roland. *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris: Éditions du Seuil, 1984. (Tradução brasileira: BARTHES, Roland. “Por que gosto de Benveniste”. In: BARTHES, Roland. *O rumor da língua*. São Paulo: Editora Brasiliense, 1988. p. 179-183.)

BENVENISTE, Émile. “Avant-propos”. In: BENVENISTE, Émile. *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris: Éditions Gallimard, 1966. (Tradução brasileira: BENVENISTE, Émile. “Prefácio”. In: BENVENISTE, Émile. *Problemas de linguística geral I*. Campinas: Pontes, 1995.)

BENVENISTE, Émile. “Les niveaux de l’analyse linguistique” (1962/1964). In: BENVENISTE, Émile. *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris: Éditions Gallimard, 1966, p. 119-131. (Tradução brasileira: BENVENISTE, Émile. “Os níveis da análise linguística” (1962/1964). In: BENVENISTE, Émile. *Problemas de linguística geral I*. Campinas: Pontes, 1995, p. 127-140.)

BENVENISTE, Émile. “Sémiologie de la langue” (1969). In: BENVENISTE, Émile. *Problèmes de linguistique générale, 2*. Paris: Éditions Gallimard, 1974, p. 43-66. (Tradução brasileira: BENVENISTE, Émile. “Semiologia da língua” (1969/1974). In: BENVENISTE, Émile. *Problemas de linguística geral II*. Campinas: Pontes, 1989, p. 43-67.)

_____. *Dernières leçons*: Collège de France (1968 et 1969) (Orgs. Jean-Claude Coquet e Irène Fenoglio). Paris: EHESS/Gallimard/Seuil, 2012. (Tradução brasileira: BENVENISTE, Émile. *Últimas aulas no Collège de France (1968 e 1969)* (Orgs. Jean-Claude Coquet e Irène Fenoglio). São Paulo: Editora Unesp, 2014.)

D’OTTAVI, Giuseppe; FENOGLIO, Irène (Orgs.). *Émile Benveniste, 50 ans après les Problèmes de linguistique générale*. Paris: Éditions Rue d’Ulm/Presses de l’École normale supérieure, 2019.

FENOGLIO, Irène. *Actualité des parutions: Entretien avec Jenny Raflik puis avec Irène Fenoglio*. Entrevistador: Emmanuel Laurentin. Série Langue Française. Paris: France Culture,

22 fev. 2016. Disponível em :
<https://www.franceculture.fr/emissions/la-fabrique-de-l-histoire/langue-francaise-14-actualite-des-parutions-entretien-avec-jenny>. Acesso em 06 nov. 2020.

_____. *Autour d'Émile Benveniste*. Paris: Éditions du Seuil, 2016.

_____. *Émile Benveniste: a gênese de um pensamento*. (Orgs. Valdir do Nascimento Flores, Verónica Galindez Jorge e Heloisa Monteiro Rosário). Brasília: Editora Universidade de Brasília, 2019.

_____. “Proposition, phrase, énoncé chez Émile Benveniste”. In: NEVEU, Franck. *Proposition, phrase, énoncé*. Londres: ISTE Editions, 2019, p. 183-204.

Recebido em: 15/11/2020; Aceito em: 29/11/2020.